

Bayet (Jean). *Histoire politique et psychologique de la religion romaine.*

Marie Delcourt

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Delcourt Marie. Bayet (Jean). *Histoire politique et psychologique de la religion romaine.* . In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 36, fasc. 1, 1958. Antiquité — Oudheid. pp. 163-165;

[http://www.persee.fr/doc/rbph\\_0035-0818\\_1958\\_num\\_36\\_1\\_2208\\_t1\\_0163\\_0000\\_2](http://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1958_num_36_1_2208_t1_0163_0000_2)

---

Document généré le 28/04/2017

D'autre part, M. Kajanto remarque que les mots *fatum* et *fatalis* sont plus fréquents au début de l'*Histoire Romaine* que par la suite : il en conclut que, plus Tite-Live avance, plus il s'en tient aux explications rationnelles des faits. La remarque paraît juste, bien que l'état fragmentaire de l'œuvre invite à la prudence. Mais le mot *fortuna*, lui, ne subit pas une aussi forte diminution d'emploi : or, selon M. Kajanto, *fortuna* est une divinité capricieuse, malicieuse, à laquelle Tite-Live a recours pour expliquer les échecs de Rome, reprenant en cela le point de vue de Salluste. La *fortuna* représente donc à peu près le même chose que le *fatum*, qui, pour M. Kajanto, est d'ordinaire une puissance sinistre. L'on voit mal, alors, ce que signifie la diversité de fréquence dans les emplois. M. Kajanto se heurte là à une difficulté trop connue : quelle différence les contemporains d'Auguste établissaient-ils, dans l'usage courant, entre *fatum* et *fortuna*? Quels sont les rapports de ces deux concepts avec celui de divinité? La terminologie est incertaine ; M. Kajanto aurait pu s'appliquer davantage à en fixer les contours.

L'enquête de M. Kajanto a été menée avec beaucoup de scrupule et de sérieux. Les textes sont bien analysés. On ne s'accordera pas toujours avec l'auteur sur ses conclusions, mais on doit être sensible à la rigueur avec laquelle il procède. Son ouvrage est une contribution intéressante à la connaissance de Tite-Live, — un Tite-Live que je continue à estimer trop patriote pour être sceptique. — H. BARDON.

**Bayet (Jean).** *Histoire politique et psychologique de la religion romaine.* Paris, Payot, 1957, un vol. 8° de 334 pp. (BIBL. HISTORIQUE). 1400 fr.fr.

« Cette religion n'a cessé de se développer dans le cadre d'exigences politiques ; là est la plus surprenante originalité de son évolution. Les rois la construisent ; la République la « modère » ; l'Empire ne prétend respecter la pluralité des croyances que sous la contrainte d'une structure d'État » (p. 277).

L'évolution ainsi résumée est difficile à décrire, puisque le Latium fut toujours une terre de passage et que Rome devint très tôt une ville de brassage, si bien que la religion romaine, quelle qu'ait pu être son archaïque pureté indo-européenne, subit successivement l'influence des Étrusques, de la Grèce et enfin de l'Orient. Sa force d'assimilation, qui fut exceptionnellement grande, résulte d'une dialectique : les nouveaux cultes, les légendes et figures divines, même des idéologies étrangères furent largement accueillies ; mais cette hospitalité fut constamment contrebattue par un vigoureux conservatisme rituel, « conservatisme de précaution, dirait-on, plutôt que de conviction » (p. 43).

Cet équilibre toujours menacé, souvent compromis, M. Bayet le montre qui se cherche, chancelle et se retrouve. Certains moments, particulièrement critiques, sont finement analysés, par exemple la pondération réciproque des dieux et des sacerdoces patriciens, des dieux et des sacerdoces

plébéiens (ch. VIII), et, surtout, le rôle d'Auguste, dont M. Bayet définit, en l'opposant à la fois à celle de César et à celle d'Antoine, la position religieuse propre (p. 169). Dans la *Römische Religionsgeschichte* de Franz Altheim (Goeschen, 1932), un chapitre sur Auguste occupe le milieu du troisième et dernier volume, l'auteur estimant que le dissolvant des croyances et rites orientaux ne laisse plus ensuite subsister grand chose qui mérite encore le nom de romain. Ce point de vue peut se défendre, mais on comprend qu'un Français, directeur de l'École de Rome, en ait adopté un autre. M. Bayet juge indispensable de poursuivre dans toutes leurs conséquences les deux principes les plus originaux de la politique religieuse d'Auguste : la consécration du souverain, qui aboutit à la divinisation de l'empereur, et l'union du sacerdoce et du pouvoir. Voilà construite la double digue qui empêchera le christianisme d'entrer dans la syncrèse de l'époque tardive et qui mettra les empereurs devant le dilemme : être persécuteurs ou adopter la foi nouvelle afin de la soumettre aux forces mêmes qui l'avaient exclue. Ainsi se résoudra lentement le conflit spirituel entre les forces de renouvellement, c'est-à-dire les apports assimilables venus de l'étranger, directement ou par l'intermédiaire grec, et la poussée dessinée autour du monothéisme chrétien et souvent contre lui par les mouvements d'inspiration philosophique et religieuse qui, eux aussi, à des degrés divers, comportaient aspiration au salut et espoir de résurrection.

Une Bibliothèque historique requiert des exposés complets, alors que l'étude psychologique d'un phénomène religieux gagnerait souvent à se délester de tout ce qui est général pour se réduire à ce qui lui est propre. Les Romains muraient la Vestale coupable avec juste assez de nourriture pour qu'elle ne mourût pas tout de suite. Créon agit de même envers Antigone. Cela relève de l'inconscient de tous les peuples : dans un peloton d'exécution, un fusil est toujours déchargé et un des commutateurs de la chaise électrique n'est pas connecté. Ce qu'on cherche dans un livre de ce genre, ce ne sont pas des constantes, mais des différences spécifiques. On en trouvera très exactement décrites, à propos de la *pax deorum*, de la notion de *religio* (p. 56), de la multiplication des *numina* (p. 111), des hésitations dans l'affaire des Bacchanales qui, contrastant avec les déclamatoires déclarations de principe, attestent un double souci : le désir de garder le contrôle des cultes étrangers et la crainte d'en perdre le possible bénéfique.

Livre à lire lentement, car il abonde en formules qui donnent à penser plutôt qu'elles ne définissent. *Sensibilisation « cosmique » de la religiosité romaine* est un de ces raccourcis un peu dangereux parce qu'il n'est pas sûr que tous les lecteurs lui donnent le même sens. J'avoue avoir été très gênée, au cours de la lecture, par l'emploi constant de mots entre guillemets, de quoi les citations ci-dessus peuvent donner une idée. Beaucoup d'auteurs contemporains en usent bien plus indiscrètement que

**M. Bayet.** Mode détestable. Ou bien le mot est pris dans son sens courant et alors il est inutile de le détacher ; ou bien, s'il est pris dans un sens un peu détourné, l'auteur doit indiquer la direction et l'ampleur de la déviation. Une connivence momentanée peut, sans inconvénient, être établie entre orateur et auditeurs. Rien de semblable n'est possible entre un écrivain et ses lecteurs. — Marie DELCOURT.

**Martin (Roland).** *L'urbanisme dans la Grèce antique*, Paris, A. et J. Picard, 1956 ; 1 vol. in-4°, 304 pp., 64 figg., 32 pll. hors-texte. Prix : 3.500 fr.fr.

Dans son ouvrage sur l'agora grecque, paru en 1951, R. Martin ne s'était pas contenté de décrire les formes architecturales de l'agora ; il s'était efforcé d'en définir la fonction et d'en retracer l'évolution dans le cadre d'une histoire de la cité grecque (voir mon compte rendu dans cette revue, t. XXXI, 1953, pp. 703-705). On peut faire les mêmes remarques au sujet du livre sur l'urbanisme dans la Grèce classique. Ici encore, le point de vue est celui de l'historien qui met le développement de l'urbanisme en rapport avec la vie de la cité.

L'ouvrage se divise en trois parties. La première est consacrée aux principes et règlements. Les idées des anciens sur l'installation des villes sont étudiées à la lumière des théories d'Hippodamos de Milet, d'Hippocrate, de Platon et d'Aristote. A l'époque hellénistique, théorie et pratique se rejoignent et les conceptions des architectes de cette période nous sont connues par l'ouvrage de Vitruve. La ville se définit, non par le chiffre de sa population ou par son aspect extérieur, mais par les fonctions qui lui sont assignées. R. Martin l'a bien montré en examinant les fonctions de la cité grecque, fonctions de nature défensive, politique, administrative, religieuse et économique, et en étudiant les conditions qui ont présidé à la formation des villes. Le chapitre suivant, consacré aux règlements d'urbanisme, offre, à mon avis, un des exposés les plus intéressants et les plus originaux de tout l'ouvrage. Les rapports entre les particuliers et l'État ont posé à toutes les époques des problèmes difficiles à résoudre et la réglementation adoptée dans les villes grecques est à cet égard fort instructive. Le témoignage le plus important est une inscription de Pergame que R. Martin a traduite et commentée. C'est tout un aspect de la vie de la cité qui se reflète dans un document de ce genre. On voit le législateur se préoccuper des conflits en matière de mitoyenneté, se soucier de l'entretien des rues et du fonctionnement du service des eaux. La réglementation sur ce dernier point est particulièrement sévère ; elle montre l'importance de l'alimentation en eau dans la vie de la cité.

Les problèmes de l'urbanisme architectural sont étudiés dans la seconde partie. Dans les villes grecques antérieures aux guerres médiques, le plan semble établi en tenant surtout compte des nécessités locales.